EMIL CIORAN. IDENTITÉ CULTURELLE ET ÉCRITURE FRANCOPHONE

Garofița Dincă
Scientific Researcher, PhD, „Iorgu Iordan – Alexandru Rosetti" Institute of Linguistics of the Romanian Academy, Bucharest

Abstract: This study revisits the problem of Emil Cioran's detachement from the Romanian language. We base our analysis mainly on the philosopher's Correspondance, because we believe in each author's sincerity expressed in the epistolary works. Cioran states that, by adopting the French language, he overcame his deep suffering, metaphysical load and his desires because he kept only the expression of all this weight.

Keywords: exile, conscience, nation, ambiguity, nuance

On revient dans cet article sur une question assez discutée de la pensée de Cioran, à savoir son détachement de la langue roumaine. Pour étudier la formule et la cause qu'il a énoncées pour adopter la langue française, nous nous appuyons particulièrement sur sa correspondance, puisque le style épistolaire livre l'auteur à une sincérité sans faille.

Nous avons choisi comme point d'appui pour notre essai les lettres d'Émile Cioran, en vertu de son opinion, exprimée dans la *Préface* de l'édition roumaine de sa correspondance:

Conversation avec un absent, la lettre est un événement majeur de la solitude. La vérité sur un auteur, il faut la chercher dans sa correspondance, plutôt que dans son œuvre.

Ses lettres font la preuve d'un mouvement cyclique de la pensée cioranienne, de l'intolérance, du rejet total de la langue et implicitement de son origine roumaine, vers la tolérance et la sagesse, exprimées presque impérativement, de s'accepter tel que l'on est:

Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un superflu travail de vérification...[1]

En fait, cette dérmarche lui paraît superflue justement parce que son filon philosophique ne change pas pendant son exil, ce qui revient au fait que l' exil de Cioran n'est pas purement géographique, ni simplement linguistique, mais métaphorique.

Je n'ai jamais été attiré par les esprits confinés dans une seule forme de culture. Ne pas s'enraciner, n'appartenir à aucune communauté – telle a été et telle est ma devise. […] C'est le drame et l'avantage aussi d'être né dans un espace „culturel" mineur, quelconque. L'étranger est devenu mon dieu.[2]

L'exemple presque achétype de l'étranger est Borges, pour qui „*tout se vaut, du moment qu'il est le centre de tout. La curiosité universelle n'est signe de vitalité que si elle porte la marque absolue d'un moi, d'un moi d'où tout émane et où tout aboutit: souveranité de l'arbitraire, commencement et fin que l'on peut interpréter selon les critères les plus capricieux. Où est la réalité dans tout cela? Le Moi-farce suprême...*[3]

En abandonnant le roumain, Cioran essaie en fait de se libérer d'un soi inhibant plutôt que d'adhérer à un nouvel être: surplus d'être, plutôt que véritable métamorphose.

Une des *faces du moi* auquel Cioran essaie d'échapper c'est le moi social qui ressent le poids moral pesant sur lui. Il avait adhéré à la doctrine légionnaire en novembre 1933 et on lui a reproché tout au long de sa vie cet „attachement à l'Histoire", comme lui-même le

[1] Cioran 1973:
[2] Cioran 1986:
[3] Idem, ibidem.

qualifie. Sous cet aspect, sa situation est pareille à Eugène Ionesco: jugé coupable et dans son pays d'origine (pour son engagement politique), et dans celui d'accueil (pour sa „trahison"). En des termes plus vastes, sa situation est similaire à celle des auteurs de littérature féministe, créole surtout[4].

Celui qui affirmait en 1936 qu'il fallait „se détacher de sa nation"[5] mène à se rater et donc à „l'apatride métaphysique", va affirmer plus tard, dans ses *Cahiers*, apparamment de manière paradoxale:

Il m' fallu toute une vie pour m'habituer à l'idée d'être roumain, et cela à cause du fait que „*cela ne sert à rien que de vivre trente ans en Occident, comme moi, si on se contente des mêmes idées qu'on a eues au sud du Danube. Je me vois comme une sorte de bogomile, ce qui, sur le plan intellectuel, ne signifie point que j'aurais avancé d'un pas. Me voici plutôt bulgaire que parisien.*[6]

La conscience de l'exil dans la langue est exprimée différemment, de façon contradictoire même, en des moments différents de son exil parisien. Cela se voit très bien en suivant la ligne chronologique de ses lettres. Dans *la Tentation d'exister* Cioran soutient l'idée de l'aliénation totale causée par le changement de la langue d'expression:

Qui renie sa langue, en adoptant celle d'autres, change aussi son identité, et même ses déceptions. Il se rompt – trahison éroïque – de ses souvenirs et, jusqu'à un point, de soi-même.

À la langue roumaine, Cioran reproche d'être à l'image de lui-même, pleine d'ambiguïté, pleine de ces contradictions et de ces virtualités dont il veut se dépouiller, „mélange de slave et de latin", ce qui revient pour lui à la considérer comme un mélange peu cohérent d'une sensibilité slave, toute d'effusion de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement", et de la rigueur logique, presque antipoétique du latin; un mélange instable de „dramatisme" et d'intelligence.

Une fois avoir quitté le pays, la question surgit: „Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec mon roumain à Paris?"

Mais qu'est-ce qu'il retrouve comme langue d'accueil? En voici quelques confidences de Cioran:

Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargé s de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez vous que s'accomode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manie avec scrupule et probité? Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige: plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigneune place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée à mon gré.[7]

„Exercice d'ascèse" plutôt que „mélange de camisole de force et de salon", langue „souple et arrêtée" dans laquelle on veut s'introduire pour rivaliser avec les indigènes, le français offre à Cioran une échappatoire: désireux de renoncer à son lyrisme inefficace (exprimé par le biais du paradoxe enflammé) il adopte le français comme un instrument de précision. Cioran devient „un Job assagi à l'école des moralistes", comme il se définit.

[4] Robert Jouanny, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, PUF, 2000, p. 92.
[5] Lettre de 14 décembre 1970 à Wolf Aichelburg: „Je doute que je puisse un jour écrire en roumain".
[6] Lettre de 11 juin 1969.
[7] Emile Cioran, *Histoire et utopie*, Ed. Gallimard, 1977.

Cioran est né en tant qu' écrivain français de cet exercice de style: de ne plus conserver de ses „désirs et [de] [ses] amertumes" que leurs formules. Cet ascèse *sui generis,* qui lui a fait préférer l'aforisme ironique et le laconisme de l'interjection de *Syllogismes de l'amertume* aux débordement d'un désespoir lyrique.

École de dépouillement et de rigueur, répondant à la „nécessité d'échapper au pathétique" (Semprun), le français a joué un rôle de régulateur dans le combat qui opposait l'écrivain à sa langue maternelle.

BIBLIOGRAPHY

Emil Cioran, *De l'incovenient d'être n*é, Paris, Gallimard, 1973.

Emil Cioran, *Exercices d'admiration,* Paris, Gallimard, 1986.

Emil Cioran, *Histoire et utopie,* Paris, Gallimard, 1977.

Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume,* Paris, Gallimard, 1980.

Emil Cioran, *Scrisori către cei de-acasă,* Ed. Humanitas, București, 1995, trad. Tania Radu, établissement et transcription des textes Gabriel Liiceanu et Theodor Enescu.

Robert Jouanny, *Singularit*és francophonnes ou choisir d'écrire en français, PUF, 2000.

Marta Petreu, *Un trecut deocheat sau „Schimbarea la Față a României",* Editura Biblioteca Apostrof, Cluj, 1999.